

**TULLIO VIOLA**  
***PEIRCE ON THE  
USES OF HISTORY:  
THE LEGACY OF A  
REALIST***

BERLIN ET NEW-YORK,  
DE GRUYTER, 2020

RECENSION PAR  
MATHIAS GIREL

**S**il'importance de Peirce pour la philosophie des sciences ne fait aucun doute, ses contributions à la philosophie de l'histoire, y compris la philosophie de l'histoire des sciences et la philosophie de l'histoire comprise comme science, sont encore un terrain largement inexploré. Beaucoup auront pourtant en tête l'avertissement, porté dans « Comment se fixe la croyance », sur le fait que les grands moments des sciences – que nous connaissons à travers l'*histoire* des sciences – sont aussi des « leçons de logique »<sup>1</sup>. On sait en outre que Peirce a écrit plus de trois cents recensions pour *The Nation* et que, dans ces recensions, les allusions à l'histoire des sciences sont fréquentes. Or, si, dans « Le mariage de la religion et de la science » (1893), il fait de la méthode le cœur de la science, bien davantage que ce qui se sédimente dans les grandes synthèses et les manuels, il ajoute immédiatement cette précision importante : « Mais la méthode scientifique est elle-même un résultat scientifique. Elle n'est pas sortie du cerveau d'un débutant : c'est un acquis historique et un accomplissement scientifique<sup>2</sup>. » La méthode scientifique est un résultat de la science, et non pas quelque chose que nous pourrions convoquer avant d'entamer toute enquête, elle apparaît *dans et par* la science, prise dans son historicité. Bien entendu, si l'on a en tête le réalisme tricatégorial tout à fait affirmé de Peirce, cela ne peut signifier une « historicisation » totale de la science, ou une plus improbable encore conversion au scepticisme, mais une tension s'ouvre ici, dans laquelle, si nous ne nous trompons pas, le livre tout entier de Tullio Viola est installé.

L'auteur fournit, dans cette remarquable monographie<sup>3</sup>, un apport tout à fait conséquent aux recherches peirciennes. Il s'agit d'étudier « la relation entre la philosophie et l'histoire dans l'œuvre de Charles Sanders Peirce » (PUH : 1), et en particulier l'importance que peut revêtir l'histoire pour la philosophie. L'enquête proposée par Viola se fonde aussi bien sur les arguments philosophiques qui traitent du rôle de l'histoire que sur le travail de Peirce comme historien. Le livre s'articule autour de trois grands moments. La première partie (chapitres 1 et 2) suit l'évolution de la pensée de Peirce sur la relation

philosophie-histoire et fait l'hypothèse d'une inflexion, autour de 1890, date après laquelle cette relation ferait l'objet d'examens explicites et non plus implicites. La seconde partie (3 à 5) est le cœur de l'ouvrage : elle articule les différents sens et usages de l'histoire mobilisés par Peirce dans son analyse philosophique. La troisième partie (6 et 7) s'attache au travail de Peirce comme historien et notamment, au chapitre 7, à l'analyse d'un important texte méthodologique postérieur à 1900, *On the Logic of Drawing History from Ancient Documents*.

Même si l'on dispose d'une édition, perfectible et il est vrai difficile à trouver, des textes principaux consacrés par Peirce à l'histoire des sciences<sup>4</sup>, et si d'autres auteurs s'étaient intéressés, de manière plus limitée (Miller, 1971 ; Esposito, 1983), à la philosophie de l'histoire de Peirce, le livre de Tullio Viola est le premier à traiter de ce thème de manière systématique. Il reprend dans son titre celui d'un article ancien de Miller (1971), mais pour d'emblée le pluraliser : ce sont bien ici *des usages* de l'histoire qui sont convoqués, et Viola ne se contente pas de s'inscrire dans la tension repérée avant lui par Esposito (1983) entre une vision « réaliste » et une vision plus « constructiviste » de l'histoire chez Peirce. Viola défend de manière nuancée mais opiniâtre une lecture réaliste, la conclusion du livre, « L'héritage d'un réaliste », reprenant explicitement cette interprétation. Suivant de manière fort claire une problématique clairement aiguillée, ce livre est aussi un livre « total » : les grandes idées et les grands textes de Peirce, et non seulement la série du *Monist*, sont relus à l'aune de la relation à l'histoire.

Le premier chapitre réussit l'exploit de suivre Peirce de ses tout premiers écrits aux années 1890. Viola décrit avec brio l'articulation des réflexions peirciennes sur la science et sur la métaphysique, dès cette période, et éclaire des textes peu commentés, par exemple l'essai de 1863, « *The Place of Our Age in the History of Civilization* » (W.1.101-114), dans lequel sont reprises les thématiques schellingiennes des « âges du monde », et où le Christianisme fournit « l'intrigue de l'Histoire ». De même, l'analyse de conférences, données à Harvard et à l'institut

Lowell dans les années 1860, souligne l'intérêt philosophique de l'histoire aux yeux de Peirce : « On a vraiment dit, rappelle ce dernier, que l'histoire était la métropole ou la capitale de la philosophie ; lorsque nous l'avons maîtrisée, il nous est facile d'étendre nos conquêtes partout. » (W.1.456<sup>5</sup>). Il reste qu'à cette époque, c'est à la philosophie qu'il appartient de juger, une fois que cette base a été établie. On ne s'étonnera pas de retrouver en bonne place William Whewell<sup>6</sup>, auteur d'une philosophie des sciences inductives « fondée sur leur histoire » et sous-tendue par un net réalisme. Si Whewell allait jusqu'à envisager que les « conceptions » fondamentales des sciences soient fournies directement par l'esprit de Dieu, il a également insisté de la manière la plus nette sur l'émergence progressive des « idées appropriées » au cours de l'histoire, et soutenu que nous voyons les « faits » à travers des théories ce qui, paradoxalement, implique une historicité des faits<sup>7</sup>. La même attention est accordée à la dimension historique dans la relecture peircienne de la scolastique, aussi bien dans les *Essais* de 1868-69 que dans la *Recension de l'édition Fraser des œuvres de Berkeley* en 1871, Viola ayant l'œil pour des remarques qui pourraient passer inaperçues, comme celle-ci : « L'histoire métaphysique est l'une des principales branches de l'histoire et doit être exposée parallèlement à l'histoire de la société, du gouvernement et de la guerre, car c'est dans ses relations avec ces dernières que l'on trouve la signification des événements pour l'esprit humain. » (W.2.463). L'auteur a ici de belles pages sur le rapport de Peirce à la pensée scolastique, lue selon ce point de vue<sup>8</sup>. Devant une telle richesse, il ne s'agit pas ici de critiquer tel ou tel manque, ou de regretter que certaines pistes ne soient pas prolongées plus avant, car cela aurait assurément fourni la substance d'une autre monographie. Tout au plus s'étonnera-t-on de la quasi-absence dans ce premier chapitre de « Comment rendre nos idées claires », de 1878<sup>9</sup>. Après tout, si l'on s'intéresse à l'historicité, ce qui « nous » paraît obscur, et donc devoir être éclairci, n'est sans doute pas intemporel, et il semble difficile de découpler totalement ce qui mérite un éclaircissement pragmatiste des fronts de la science, et notamment des questions ouvertes

dans une configuration historique particulière, nous y reviendrons en conclusion.

Le second chapitre est centré sur la période qui s'ouvre à partir du milieu des années 1880, lorsque Peirce sera en pleine possession de son réalisme tricatégorial. Viola y étudie ce qui justifie l'intérêt croissant de Peirce pour l'histoire des sciences, et analyse les théorisations par Peirce de la « classification des sciences », à laquelle concourent aussi bien l'histoire que la philosophie. Un « massif » important est fourni par les *Lowell Lectures* de 1892, qui portent sur l'histoire des sciences. Viola distingue plusieurs usages de l'histoire, qui seront complétés dans la suite des chapitres. Il y a un premier usage qui en fait une forme de « généalogie » des idées maîtresses de la science actuelle (comme c'est le cas par exemple pour l'idée de « régularité absolue de la causalité ») et qui restitue toute la fragilité d'une hypothèse à ses débuts. L'histoire peut également nous permettre de mieux mesurer l'influence d'autres peuples, d'autres époques, sur notre propre pensée. Il y a également, et ce serait un second usage, des « leçons pratiques » de l'histoire, pour guider la recherche actuelle en sciences<sup>10</sup>. Enfin, pour rendre compte du raisonnement, la dissection logique ne suffit pas et il convient de mobiliser une « histoire du raisonnement », en dessinant les lois générales de son évolution (W9.98). L'histoire, en ce dernier sens, étudie la « croissance » (*growth*) des idées, ce serait là un troisième usage. Ce chapitre, on l'a mentionné, est également l'occasion d'une analyse des idées peirciennes sur la « classification des sciences » : Viola montre bien comment s'articulent le souci architectonique – classer les sciences selon un ordre dans lequel les sciences placées « plus bas » dans la classification tirent leurs principes des sciences placées « plus haut »<sup>11</sup> – et une forme tempérée d'historicisme. En effet, si la philosophie et l'histoire sont naturellement placées dans cette classification, la classification est elle-même sujette à révision au cours de l'histoire. Bien que ses bornes, les mathématiques et les sciences les plus descriptives, soient invariantes, les relations de voisinage peuvent évoluer au cours du temps, et les sciences descriptives, plus bas dans la classification, peuvent

elle-même fournir des formes plus générales et influencer sur les sciences plus fondamentales. Par ailleurs, Peirce a bien conscience du fait que les classifications se fondent sur l'état présent de la science (PUH : 59). Viola résout la tension entre historicisme et réalisme en soulignant que, pour Peirce, l'idéal des classifications est de rejoindre les classifications naturelles, et indique à juste titre que « la classification de Peirce est ainsi fondée sur un type spécifique d'histoire, à savoir la généalogie, qui a précisément pour but de réconcilier une sensibilité au changement historique avec une enquête sur les éléments idéaux. Ces derniers sont, à leur tour, définis en termes de causes finales. » (PUH : 63). Il s'agit là aussi bien d'une esquisse de solution que de l'énoncé d'un problème : si l'on peut sans problème réinscrire ces causes finales dans le domaine de la philosophie de l'esprit comme dans celui des idées, qui seraient alors caractérisées par une finalité vague au départ mais qui ne cesse de se préciser au cours de l'histoire, qu'en est-il de leur application au vivant et aux formes biologiques ? C'est dans ces passages que l'on souhaiterait, peut-être, au-delà de la reconstruction, une évaluation critique de ces thèses par l'auteur de la monographie : on peut avoir des réserves à suivre Peirce, et Agassiz avant lui, lorsqu'ils vont jusqu'à faire dépendre la généalogie, dont Darwin par exemple avait vu qu'elle était la véritable matrice de la classification, d'une théorie téléologique.

On traitera la deuxième partie de manière plus synthétique. Le chapitre 3, « *Historicity as Process* », développe les linéaments d'une métaphysique des processus, ou encore « temporaliste », comme on le disait il y a quelques décennies. Viola restitue de manière limpide le fil qui va de la continuité de la pensée-signe, dans les années 1860, à la métaphysique évolutionniste de Peirce des années 1890, en passant par la cristallisation de la philosophie de l'habitude. De ce point de vue, la perspective finaliste réapparaît dans les trois métaphysiques de l'évolution que distingue Peirce : elle se distingue du « tychasme » (où l'apparition et l'évolution des formes se font selon un hasard aveugle) et de l'« anancasme », où la nécessité et la prédétermination dominant, et porte le nom d'« agapisme ». Cette dernière forme semble

préserver l'« existence possible d'une téléologie dans la nature qui n'écarte pas le hasard et la contingence » (PUH: 72), ou encore de l'évolution comme chemin vers un *telos*, « qui n'est pas nécessairement prédéterminé » (*ibid.*). On suit sans problème l'auteur lorsqu'il esquisse un parallèle avec la croissance des idées, qui peut sans doute obéir à ces trois logiques. L'application de l'agapisme à l'évolution des espèces naturelles – qui semble nécessaire cependant, d'un point de vue interne à la doctrine, pour que l'on puisse tenir la classification comme naturelle au sens précisé plus haut – peut à nouveau inspirer une hésitation, en particulier s'il s'agit de dire que « l'espèce n'évolue pas à cause de la variation et de la sélection naturelle, mais plutôt à cause d'un effort téléologique visant à atteindre un certain but, dont le résultat est transmis par l'intermédiaire d'un processus de prise d'habitudes » (PUH: 84). Il ne s'agit pas ici, on le voit, d'une critique de l'interprétation de Viola, mais, disons d'une question que l'on peut avoir à l'égard d'un moment de la philosophie réaliste de Peirce, et cela n'enlève rien à la pertinence des développements sur l'évolution des idées ni de l'approche des sciences en termes d'espèces naturelles (*natural kinds*). Les autres chapitres, que nous évoquerons ici plus succinctement, sont tout aussi fondamentaux. Le chapitre 4, « *Autonomy and the Value of Experience* », montre de manière ingénieuse comment, aux yeux de Peirce, l'histoire des sciences « fournit une justification inductive de la validité du raisonnement ampliatif » (PUH: 162), c'est-à-dire une justification inductive de notre capacité à faire des abductions. Du point de vue de l'opposition entre les facteurs internes et externes dans l'évolution d'une théorie, Viola souligne en outre le rôle de l'expérience non seulement pour infirmer une théorie, mais aussi pour affiner l'observation philosophique, lorsqu'il s'agit d'une exception récalcitrante à une théorie, qui nous conduit à la formulation de nouvelles théories. Il cite à cet égard ce beau passage tiré d'un manuscrit (MS 498), qui montre comment une observation, éventuellement d'un fait historique, peut jeter une nouvelle lumière sur des notions théoriques :

On peut énoncer les meilleures définitions, aller au cœur des choses, et pourtant il y aura, pour ainsi dire, une petite souris bien vivante prenant la forme d'une quasi-exception qui se trouvera, ou fera, un trou pour entrer alors que tout semblait hermétiquement fermé. Cette souris ne sera pas un simple parasite dont on se débarrasse et qu'on oublie. Ce sera un compagnon dont il faudra se souvenir et qu'il faudra évaluer. (Cité en PUH: 112 ; voir l'important commentaire final, 221-222)

Le chapitre 5, « *Sociality, Dialogue, Disagreement* », revient sur les thèmes conjoints de la convergence des enquêteurs et du désaccord, fournit un regard neuf sur ce que l'on appelait le « socialisme logique » de Peirce et approfondit, entre autres choses, la vision de la communauté scientifique comme entité en croissance esquissée plus haut, aussi bien à travers la notion de désaccord que du point de vue de la dialectique entre critique et « sentimentalisme ». Les lecteurs de Peirce seront intéressés sans doute par la discussion de Gallie, commentateur de Peirce et théoricien des « concepts essentiellement contestés »<sup>12</sup>, qui pourrait conduire à nuancer l'espoir envers un « accord sur le long terme » des enquêteurs sur certaines questions (PUH: 150).

La dernière partie est extrêmement instructive, car elle nous montre Peirce, qui est indéniablement un philosophe, en historien et épistémologue de l'histoire. Ceux qui ont une fibre historienne, justement, auront peut-être un regret tout à fait marginal : que les textes explicitement consacrés à l'histoire des sciences, le manuscrit préparé pour Putnam et les *Lowell Lectures*, ne soient pas davantage présentés, du point de vue de leur format, de leur volume, de leur contenu, car ils ne sont pour l'instant pas accessibles, hormis pour qui a la chance de pouvoir consulter le double volume édité par Eisele, dans une des rares bibliothèques qui le possède. On notera également – ce qui suscitera d'amicales jalousies ! – que l'auteur a eu accès en avance au volume 9 des *Writings* ; une partie des sources évoquées sera, espérons-le, plus largement disponible bientôt.



Le chapitre 6 éclaire les *Lowell Lectures* sur l'histoire des sciences de 1892-93 et traite de plusieurs sujets connexes, aussi bien l'origine et l'évolution des sciences que le travail plus précis de Peirce sur un texte médiéval ou que le rôle comparé, enfin, des individus et des collectifs plus larges dans la marche des sciences. L'origine des sciences est reliée à des instincts, dont la liste peut varier (instinct de nutrition et de reproduction, à l'origine des sciences physiques et psychiques, parfois instinct conduisant à produire des images rationnelles de la nature et impulsion sociale). Plus prometteuses peut-être sont les interrogations de Peirce sur ce qui peut constituer le livre de science le plus ancien : le plus ancien à contenir des vérités, ou le plus ancien à manifester un véritable esprit scientifique ? L'histoire des sciences telle que la voit Peirce n'est pas « gradualiste », il reconnaît tout à fait des moments « cataclysmiques », des révolutions scientifiques, « qui dépendent de violentes ruptures de certaines habitudes » (PUH : 171, citant W.9.256-257). Comme souvent dans le livre, on appréciera le fait que l'auteur ne tranche pas entre deux tendances dans la pensée de Peirce, qui mène des études des « vies » des savants et de l'apport comparé des individus et des collectifs, pour trouver des régularités, qui envisage qu'il y ait peut-être un esprit de l'époque (voir les pages de Viola sur le style gothique, 178-179), tout en affirmant qu'il y a des « héros » dans l'histoire des sciences, Kepler notamment. La contribution la plus originale de Peirce, ici, est sans doute l'ensemble d'études qu'il a consacrées à Pierre de Maricourt et à sa « Lettre », datant de 1269, sur le magnétisme<sup>13</sup>. Peirce, qui avait effectué un travail de première main sur un manuscrit de la BNF lors d'un de ses séjours en Europe en 1883, y voit une manifestation très nette de l'esprit expérimentaliste, qui passe par la construction d'instruments pour interroger la nature. Pierre de Maricourt affirmait en effet au début de la *Lettre* :

Tu dois savoir, très cher [ami] que l'artisan [décrit] dans ce traité doit connaître la nature des choses et qu'il ne doit pas non plus ignorer les mouvements célestes. Mais il doit également être habile dans le travail des mains, afin qu'il puisse par son travail, rendre visibles les effets merveilleux. Car, par son habileté, il

pourra à peu de frais corriger une erreur alors qu'il n'y arriverait jamais par la science naturelle et la mathématique seules, s'il manquait d'habileté manuelle. (Radelet de Grave & Speiser, 1975: 203)

On se souvient que dans les *Illustrations de la logique de la science*, Peirce avait caractérisé le génie de Lavoisier en disant qu'il avait transformé ses alambics et cornues en « instruments de pensée » (W.3.243). Cela semble être déjà vrai de Pierre de Maricourt. Par ailleurs, anticipant sans doute sur ce point Duhem, cela confirmait aux yeux de Peirce que la Renaissance et la Révolution scientifique s'appuyaient sur plusieurs siècles de découvertes, de communautés savantes, que les découvertes majeures n'apparaissaient pas comme des « champions » (voir PUH: 183). On a donc ici clairement un épisode où une enquête – sur Pierre de Maricourt, sur l'histoire du magnétisme avant Gilbert – conduit à préciser et réviser l'histoire reçue.

Le dernier chapitre, centré autour du texte de 1901, *On the Logic of Drawing History from Ancient Documents*, défend l'argument selon lequel Peirce « était tout d'abord intéressé par la formulation d'une approche réaliste de l'enquête historique » (PUH: 193). Ce texte a une origine empirique: Peirce avait eu l'occasion, l'année précédente, d'écrire pour Langley des analyses de la théorie humienne du témoignage et des miracles. Viola parvient très bien à résumer « l'angle » de Peirce, qui oppose dans les premières lignes du texte les « monuments » aux « documents » et livre une critique incisive aussi bien de la méthode « subjective », prêtée aux historiens allemands, que de la « critique de documents ». Selon Peirce, cette dernière méthode est dominée par deux injonctions contradictoires: la première est de ranger les témoignages selon leur probabilité, et d'agrèger ces probabilités (mais sans qu'il s'agisse ici véritablement de probabilités objectives), la seconde est de privilégier toujours la lecture la plus difficile, au motif que ce récit est moins susceptible d'être inventé, eu égard à son improbabilité. Selon lui, une telle approche permettait, selon l'humeur, soit de rejeter un récit (qui paraît « improbable » au lecteur), soit

de l'accepter (précisément parce qu'il est improbable). Peirce répond en estimant que sa méthode, fondée sur la déduction, l'induction et l'abduction, rend mieux justice à la réalité historique, l'histoire n'étant qu'un type de connaissance scientifique. D'où l'importance des « monuments », qui désignent ici tant les objets physiques que les manuscrits pris dans leur matérialité : l'histoire « consiste à formuler des hypothèses – ou des abductions – au sujet du passé ; à en dériver un certain nombre de conséquences ; et à soumettre ces conséquences à l'épreuve de l'expérience » (PUH : 197). Nous laissons lectrices et lecteurs découvrir l'application de cette méthode à l'œuvre d'Aristote, à la chronologie de la vie de Platon et enfin à Pythagore.

Au total, le beau livre de Tullio Viola, remarquablement informé et argumenté, est très complet, il fourmille de pistes neuves et devrait s'imposer comme lecture nécessaire pour quiconque s'intéresse au rapport général entre pragmatisme et histoire, comme au rapport singulier de Peirce à l'histoire. Je n'évoquerais ici pour finir qu'une question qui m'est venue plusieurs fois en lisant Viola, et qui pourrait être un prolongement de la présente monographie. On est facilement convaincu par la relecture que l'auteur propose de « Comment se fixe la croyance », en montrant que les méthodes de variation historiques et anthropologiques permettent de « desserrer » l'emprise de la méthode *a priori* de fixation des croyances, qui nous conduit à croire à ce qui « plaît à la raison » ou, pour le dire de manière moins hédoniste, ce que nous ne pouvons pas penser ou nous imaginer autrement. Il reste à soumettre à la même lecture « Comment rendre nos idées claires », le texte jumeau du premier, et on peut s'en rendre compte en se demandant ce qui mérite d'être éclairci selon cette méthode, celle de la « maxime pragmatiste » (« Considérer quels sont les effets pratiques, que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet<sup>14</sup>. »). Il nous semble qu'une lecture attentive des textes contemporains et plus tardifs devrait conduire à réévaluer la dimension historique, aussi bien en ce qui concerne les obscurités qu'il s'agit de dissiper, que les clarifications qui sont proposées.

Sur le premier point, les obscurités, il serait bien peu pragmatiste d'estimer que ce qui nous semble obscur est invariant au fil du temps, et il ne s'agit pas pour Peirce de donner une lecture en termes d'« incidences pratiques » de toutes les notions. Ainsi, dans le manuscrit *Pragmatisme* (1907), Peirce évoque une lecture pragmatiste de la notion de force, qui l'éclaircirait à partir de la manière dont le physicien compose des accélérations partielles, et ajoute aussitôt : « Pour les besoins ordinaires, cependant, il n'y a rien à gagner à pousser l'analyse aussi loin ; car ces concepts ordinaires de la vie quotidienne, qui ont guidé la conduite des hommes depuis que la race s'est développée, sont de loin plus fiables que les concepts précis de la science ; de sorte que lorsqu'une grande exactitude n'est pas requise, ils constituent les meilleurs termes de définition. » (Peirce & Peirce Edition Project, 1998 : 433). Nous éclaircissons des notions dans des contextes précis, et ce passage suggère qu'il s'agit en priorité des cas où la science, prise dans l'histoire, déborde le périmètre du sens commun. Si tel était le cas, les éclaircissements pragmatistes devraient être relus à la lumière des questions que nous nous posons, des enquêtes que nous menons et qui ont une histoire. On peut le comprendre d'une autre manière en convoquant Whewell, que Peirce a lu de près sur ce point, et que Viola relit à juste titre à plusieurs endroits stratégiques du livre. Whewell accorde une importance primordiale aux controverses : il estime qu'elles révèlent des incertitudes stratégiques dans le développement d'une discipline, et qu'à travers les controverses, les notions, d'abord confuses, ressortent clarifiées. C'est à ses yeux le cas de la notion de « force vive » en mécanique, ou encore d'« espèce » et de « plan d'organisation » en biologie. La pensée de Whewell est précieuse, en ce qu'elle permet de penser qu'il y a une historicité des questions et des obscurités et que, partant de là, ce qui est à éclaircir à une époque n'est pas de la même nature qu'à une autre époque. Il est crucial au XVII<sup>e</sup> siècle d'éclaircir de ce que l'on entend par « force vive », ou encore par « énergie cinétique », pour faire avancer la mécanique, pour en savoir plus sur le monde physique ; nous pouvons avoir, aujourd'hui encore, besoin de ce type d'éclaircissement, dans l'enseignement secondaire, mais ces éclaircissements

scolaires sont périphériques par rapport au front de la science. Ils n'ont pas le même sens. Le soupçon qu'un lecteur un peu attentif de Whewell et de Peirce pourrait nourrir, et qui nous semble susceptible d'un examen plus approfondi, est que l'obscurité et la confusion que chaque époque affronte la définissent en propre, de manière plus profonde peut-être que ses articles de foi explicites ou ses certitudes bruyamment affichées.

De l'autre côté, celui des incidences pratiques (*practical bearings*), il serait tentant d'en avoir une lecture anhistorique, et le texte même de « Comment rendre nos idées claires », qui évoque des sensations et des faits sensibles, pourrait nous y inciter. Les précisions ultérieures de Peirce sur son propre pragmatisme incitent cependant à élargir la focale : « Je comprends le pragmatisme, affirme-t-il en 1907, comme une méthode permettant de déterminer la signification, non pas de toutes les idées, mais seulement de ce que j'appelle des "concepts intellectuels", c'est-à-dire de ceux sur la structure desquels peuvent reposer les arguments concernant les faits objectifs. » (*Ibid.* : 401). Comprendre le sens d'un « concept intellectuel », c'est convoquer l'ensemble des « arguments » auxquels il va fournir une structure. Une compréhension de la pratique qui ne couvrirait pas l'usage théorique d'un terme ou d'une conception, qui peut nous permettre de résoudre un problème, d'étendre une théorie, d'unifier des champs théoriques, ni son rôle inférentiel, ne répondrait assurément pas à l'usage que Peirce envisage ici. De ce point de vue là, les « incidences pratiques » devraient alors être relues à la lumière de l'histoire des sciences : elles ne seront sans doute pas les mêmes d'une théorie à l'autre. Ces deux points devraient être poursuivis dans un cadre plus vaste, mais le fait que ces questions aient un sens semble d'un coup moins exotique, une fois que l'on a refermé ce passionnant ouvrage sur Peirce et les usages de l'histoire.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMBROSIO Chiara (2016), « The Historicity of Peirce's Classification of the Sciences », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, VIII (2), p. 9-43. En ligne : (<https://doi.org/10.4000/ejpap.625>).
- EISELE Carolyn (dir.) (1985), *Historical Perspectives on Peirce's Logic of Science : A History of Science*, Berlin, Mouton.
- ESPOSITO Joseph L. (1983), « Peirce and the Philosophy of History », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 19, p. 155-166.
- GALLIE Walter Bryce (1956/2014), « Les concepts essentiellement contestés », *Philosophie*, 122 (3), p. 9-33.
- GIREL Mathias (2017), « “Éclaircir les conceptions” : Peirce et Whewell, 1869 », *Cahiers philosophiques*, 3, p. 35-44.
- MILLER Willard M. (1971), « Peirce on the Use of History », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 7, p. 105-126.
- PEIRCE Charles Sanders (1893/1960), « The Marriage of Religion and Science », in *Collected Papers*, C. Hartshorne, A. W. Burks & P. Weiss (dir.), Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, volume 6, §§ 428-434.
- PEIRCE Charles Sanders (1960), *Collected Papers*, C. Hartshorne, A. W. Burks & P. Weiss (dir.), Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press.
- PEIRCE Charles Sanders & PEIRCE EDITION PROJECT (1998), *The Essential Peirce : Selected Philosophical Writings*, Bloomington, Ind., Londres, Indiana University Press.
- RADELET DE GRAVE Pierre & David SPEISER (1975), « Le “De magnete” de Pierre de Maricourt : Traduction et commentaire », *Revue d'histoire des sciences*, 28 (3), p. 193-234.
- SHORT Thomas L. (2007), *Peirce's Theory of Signs*, Cambridge, Cambridge University Press.
- VIOLA Tullio (2012), « Peirce and Iconology. Habitus, Embodiment, and the Analogy between Philosophy and Architecture », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, IV (1), p. 6-31. En ligne : (<https://doi.org/10.4000/ejpap.764>).
- VIOLA Tullio (2020), *Peirce on the Uses of History*, Peirceana, Berlin, De Gruyter.

## NOTES

**1** Peirce (W.3.243). Dans ce qui suit, j'utilise l'abréviation standard – W + numéro de volume + page – pour l'édition scientifique, *Writings of Charles S. Peirce: A Chronological Edition*, Peirce Edition Project (ed.), Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1982-. Et CP, pour les *Collected Papers* (Peirce, 1960).

**2** Peirce (1893/1960, CP.6.428). Pour un commentaire, voir Short (2007 : 328-329). Ici, voir Viola (2020 : 138).

**3** Viola (2020). Par la suite : PUH.

**4** Eisele (1985). Ces deux volumes, rassemblant plus de mille pages, ne sont présents que dans trois bibliothèques universitaires en France, en plus de la BNF.

**5** Viola attribue l'origine de cette image à Diodore de Sicile.

**6** Sur Whewell, voir Snyder (2006).

**7** Je me permets de renvoyer à Girel (2017).

**8** Pour une anticipation de certains arguments, voir Viola (2012).

**9** Article qui fait l'objet d'une lecture plus loin dans l'ouvrage, voir p. 112-118.

**10** Voir le lien avec la notion kantienne d'histoire pragmatique, (PUH : 48-51).

**11** Sur la classification des sciences selon Peirce et son historicité, voir le très beau texte, par ailleurs cité et commenté par Viola : Ambrosio (2016).

**12** Voir la traduction française de ce célèbre essai dans Gallie (1956/2014).

**13** Pour une traduction de cette lettre en français, voir Radelet-de Grave & Speiser (1975).

**14** W.3.365. Je donne ici la version « française », la version « anglaise » insiste davantage sur l'idée de conception : « Consider what effects, which might conceivably have practical bearings, we conceive the object of our conception to have. Then, our conception of these effects is the whole of our conception of the object. » (W.3.266).